

Exemple de dissertation rédigée pour le sujet CCS Morizot

[*Amorce*] Le film *Microcosmos* de Cl. Nuridsany et de M. Pérennou a marqué son époque en donnant à voir les multiples vies qui se cachent dans une prairie apparemment calme et vide : elle abrite en fait, si on se situe à une autre échelle, des drames et des exploits, ceux du “peuple des herbes”. [*Présentation du sujet*] Cette perspective rejoint celle de Baptiste Morizot, qui déclare dans son livre *Manières d’être vivant*, publié en 2020 : « il y a bien quelque chose à voir et des significations riches à traduire dans les milieux vivants qui nous entourent. » [*Analyse du sujet*] Morizot réagit à la propension que nous avons à percevoir la nature comme un décor, un espace inerte dans lequel l’humain peut puiser ou déployer sa créativité. En réalité, ce sont des « milieux vivants », habités, parcourus, mais aussi porteurs d’une organisation propre et complexe, en développement. Il faut « voir », prêter attention pour découvrir cette vitalité, et même savoir « traduire », décrypter des signes, pour accéder à cette « richesse », qui n’est pas économique mais plutôt peut-être spirituelle. Il faut se rendre sensible à ce que la nature peut nous apprendre. [*Problématisation*] Cependant, on pourrait considérer qu’en se mettant à l’écoute du vivant qui l’entoure, l’humain continue alors à vouloir en tirer quelque chose pour lui-même, en « traduisant » les signaux de la nature, il pourrait alors continuer à s’approprier son sens comme s’il en était le destinataire, et projeter en elle ce qui est propre à sa logique d’humain. [*Problématique*] L’homme doit-il s’attacher à décrypter le vivant, ou chercher à trouver sa place dans une juste distance ? [*Présentation des œuvres*] Les romans *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne publié en 1870, et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer paru en 1963 et les questionnements philosophiques de Georges Canguilhem, réunis en œuvre en 1952 sous le titre *La Connaissance de la vie*, permettront d’interroger ce problème. [*Annonce du plan*] Certes, il est nécessaire de se mettre à l’écoute de la nature pour mieux la comprendre ; cependant, ce regard et cette étude peuvent conduire à une lecture trop anthropocentrée. Finalement, la connaissance de la nature peut en réalité conduire à une distance bénéfique.

[*Saut de 3 lignes*]

[*Introduction partielle*] L’humain se doit, avant tout, de prendre conscience que la nature est remplie de « chose[s] » à voir qui peuvent se doter de significations multiples que chacun doit interpréter, traduire s’il veut comprendre la nature et les êtres vivants qui la composent.

[*1^e sous-partie : argument et présentation des exemples qui le justifie*] En effet, comme l’énonce Morizot ; « Il y a bien quelque chose à voir », quelque soit le phénomène naturel qui est sous nos yeux. Au début du roman de Jules Verne, là où les esprits “plus positifs”, ceux qui lisent “les journaux industriels et commerciaux”, ne voient dans l’apparition de la mystérieuse “licorne” qu’un obstacle à la “communication transocéaniques” dont il faut se débarrasser, Aronnax se passionne sur ce que cette créature révèle peut-être de la vie inconnue du fond des océans. Pour ceux-là, l’océan est un espace vide, une voie de passage pour le commerce, alors que pour le savant naturaliste, c’est un monde inconnu dont on ne soupçonne pas toutes les merveilles. Ce changement de perspective est sensible également dans *Le Mur Invisible* : la narratrice se rend d’habitude au chalet du mari de sa cousine pour se reposer dans cet espace “calme” et “pittoresque”, mais, forcée

d'apprendre à découvrir cet environnement, elle se familiarisera progressivement avec la vie qu'il abrite, et qu'elle ne soupçonnait pas, depuis les fourmis jusqu'aux cerfs, en passant par les serpents, les salamandres et les chamois. On ne se rend pas compte de la richesse de la vie contenue dans les espaces naturels tant que l'on ne l'étudie pas, qu'on n'y prête pas attention. Canguilhem conclut, dans la même logique, son chapitre « Le vivant et son milieu » en rappelant que « si la science est l'œuvre d'une humanité enracinée dans la vie avant d'être éclairée par la connaissance, si elle est un fait dans le monde en même temps qu'une vision du monde, elle soutient avec la perception une relation permanente et obligée ».

Baptiste Morizot nous invite aussi à tirer de l'observation de la nature « des significations riches » ». En effet, s'intéresser à ces vies non humaines qui occupent les espaces naturels est une source d'enrichissement personnel. Le capitaine Nemo consacre une grande partie de sa vie à étudier la mer, et lorsqu'il en parle avec Aronnax, il exprime toute son admiration et son « amour » pour cet espace. Il en perçoit l'harmonie, l'équilibre, dû notamment à ses courants qui l'innervent comme le sang dans un organisme animal : « il possède un poulx, des artères, il a ses spasmes ». Une émotion le saisit alors, c'est pour lui une joie et une leçon de vie : « là est la vraie existence », dit-il, soulignant le contraste avec les organisations sociales fondées sur des rapports de domination. Vivre auprès des animaux et au cœur de la forêt modifie également le rapport au monde de la narratrice dans *Le Mur invisible* : elle se rappelle son « moi d'avant » avec un peu de mépris, se voit « accablée par un nombre écrasant de devoirs et de soucis », dans une société « aussi ignorante et accablée qu'elle », et particulièrement « hostile aux femmes ». Son chien, par exemple, lui apprend à vivre davantage dans le moment présent, et à dissiper sa mélancolie par « un petit tour en forêt ».

[conclusion partielle + transition] Ainsi, il est bon d'apprendre à reconnaître dans la nature la vie qui l'habite, et qu'on ne devine pas si on ne prend pas le temps de le découvrir. C'est un enrichissement pour celui qui ouvre son regard et voit au-delà du monde social des humains, à condition que l'humain reste à sa place, ce qu'il fait rarement.

[saut d'une ligne entre les parties]

Cependant, cette volonté de décrypter la nature peut conduire, à l'inverse, à un mouvement d'appropriation, voire de domination qu'il faut questionner.

Chercher à comprendre ce que « signifie » le langage muet de la nature peut contribuer à faire entrer l'homme dans une nouvelle illusion, dans laquelle il continue à être le protagoniste. Ainsi, lorsque Aronnax découvre l'arbre à pain, il considère aussitôt que c'est un « utile végétal dont la nature a gratifié les régions auxquelles le blé manque ». Sa connaissance nouvelle de cet arbre et de l'usage qu'on peut en faire le conduit à considérer que la nature semble entièrement au service de l'homme, lui procurant ici l'artocarpus, ailleurs les céréales pour couvrir ses besoins. Observer la nature et ce qu'elle recèle se révèle ainsi un moyen d'en tirer le meilleur parti. La narratrice se sent parfois porteuse de ce regard inquiet et consumériste de l'homme, qui scrute la nature pour pouvoir mieux l'utiliser. Cette attitude contraste avec celle de ses bêtes, comme elle le souligne elle-même. Elle guette ainsi les changements de saison, les signes annonciateurs de pluie. Alors, « obnubilée par l'idée de constituer une grande réserve de bois, [elle] ne voi[t] plus le paysage. » Dans un cas

comme dans l'autre, les protagonistes cherchent à comprendre leur environnement et en tirent un sens qui est guidé par leur regard anthropocentré.

De même, l'idée que la nature est faite pour être observée, étudiée par l'homme peut conduire à une sorte d'hybris, comme le déplore Canguilhem dans son introduction : « Quelle lumière sommes-nous assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? » Le lexique de la vue utilisé ici, comme le fait Morizot dans son texte, prouve ainsi que la vue n'est pas qu'un sens mais également une activité intellectuelle qui donne l'impression à l'humain d'être le seul à pouvoir voir et interpréter ce qu'il voit. Ce manque d'humilité est visible chez Nemo et ses trois prisonniers le perçoivent bien lorsqu'il marque sa volonté d'aller explorer le Pôle. Ned Land, qui entretient un rapport simple avec la nature, qu'il connaît bien grâce à son métier de baleinier et sa vie de marin, y est particulièrement sensible : « il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête. » Cette impression d'intrusion à laquelle une envie trop forte d'explorer son environnement peut conduire est également partagée par la narratrice du *Mur invisible*. Lors d'une de ses premières promenades vers l'alpage, elle profite du paysage et de la nature qu'elle sent apaisée et vivante, mais s'y sent aussi étrangère : « en marchant je redevins cette créature qui seule n'a pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures. » Ainsi chercher à voir, à interpréter, est le propre de l'homme « aux pensées confuses », et le pousse à marcher sur des espaces qu'il peut troubler par sa présence. Il semble important aussi d'apprendre à se retirer.

En cherchant à comprendre la nature, à donner du sens à ses manifestations diverses, l'homme peut avoir tendance à ramener cet espace à lui-même, à projeter sur elle ce qui correspond à ses attentes ou à ses besoins. Il faut donc se laisser inspirer par elle, y compris dans l'apprentissage d'une juste distance.

[saut d'une ligne entre les parties]

Finalement, chercher à traduire les différentes significations de la nature doit impliquer une sorte d'initiation pour que l'humain comprenne réellement où est sa place, qu'il reste à sa place, dans une juste distance entre les autres vivants et lui.

Être à l'écoute de la nature peut, d'abord, signifier se laisser toucher par son mystère. C'est l'expérience que fait la narratrice du *Mur invisible* lors de son séjour d'été à l'alpage. Elle ressent alors fortement qu'il est impossible à l'homme de décrypter la nature. Devant le spectacle du ciel nocturne, elle renonce à chercher un sens, sachant que « [s]a vie entière n'aurait pas été assez longue pour comprendre la plus courte des phases de ce jeu » joué par les astres et les éléments. Si elle décrypte quelque chose de la nature, c'est plutôt une invitation à lâcher prise, à se contenter du moment présent sans chercher à produire du sens, des significations. D'une manière comparable, Aronnax sait se détacher parfois de son savoir pour simplement admirer un lever de soleil sur l'océan Pacifique, ou le spectacle des glaces à l'approche du Pôle, par exemple. Ce rapport silencieux à la nature est une sorte de communion dans laquelle le spectateur ne cherche pas à comprendre, mais à éprouver, à admirer.

En réalité les milieux vivants ne sont pas en attente du regard ou de la compréhension de l'homme, comme essaie de l'expliquer Canguilhem dans son introduction lorsqu'il suggère que

l'intelligence doit reconnaître l'originalité de la vie et admettre que la pensée tient du vivant, mais que l'homme appartient bien à ce vivant qu'il ne comprend pas vraiment. Au contraire, la manière dont Nemo s'approprie les espaces qu'il découvre est révélateur de sa tendance colonisatrice. Ainsi il évoque lors du premier dîner qu'il partage avec Aronnax, « ses forêts sous-marines », « ses troupeaux », et sa « vaste propriété toujoursensemencée par la main du Créateur ». Lui-même veut agir dans les milieux vivants comme une sorte de Providence, massacrant par exemple les cachalots qu'il juge nuisibles, et défendant les baleines. Voir, connaître, s'accompagne alors d'une appropriation, même symbolique, et d'une volonté de domination. La narratrice du *Mur invisible* est également tentée d'intervenir dans le milieu sauvage qu'elle connaît mieux : l'hiver, sachant que les chevreuils et les autres animaux sauvages souffrent de la faim, elle décide de les nourrir, même si elle a conscience qu'elle pourrait ainsi briser l'équilibre naturel de la forêt. Elle exprime alors la difficulté pour l'homme, même bien intentionné, d'avoir une juste distance par rapport aux autres milieux vivants. Notre envie de connaître, de donner du sens, de comprendre, se révèle parfois trouble, et si il y a bien des choses à voir, il faut aussi parfois savoir détourner le regard, comme la narratrice lorsqu'elle cherche à ignorer les jeux cruels de sa chatte pour ne pas avoir à la détester.

[saut de 3 lignes entre la fin du développement et la conclusion]

Baptiste Morizot, dans son texte, appelle à une prise de conscience des humains face à leur manque de sensibilité envers la nature et les êtres vivants qui la peuplent, pour ce faire, il rappelle que partout il y a « quelque chose à voir » qui nécessite d'être traduit, interprété, en dépit du risque que l'humain surinterprète tout à partir de son point de vue anthropocentré. Ainsi, il a raison d'insister sur l'importance pour l'humain de reprendre contact avec la nature, pour la connaître et ce faisant enrichir son rapport au monde. Mais, il semble omettre l'orgueil de l'humain qui le pousse toujours à se voir au centre des choses, dans un rapport de domination avec les autres êtres vivants. Finalement, il ne s'agit pas d'être trop pessimiste car si l'humain aime à dominer, à force de contempler, d'analyser la nature, il se rend compte que la nature reste mystérieuse et qu'il ne réussira jamais à comprendre toutes les significations qu'elle contient. Cette dernière prise de conscience rappelle ainsi la posture d'humilité de Socrate lorsqu'il revendique l'ignorance comme seule connaissance acquise.